

Le libertaire

Pour l'Administration du "Libertaire" et de la "Revue Anarchiste" s'adresser à Georges VIDAL

HEBDOMADAIRE ANARCHISTE
9, RUE LOUIS-BLANC. — PARIS (10^e)

Chèque postal : Férandel 586-65 Paris

ABONNEMENTS	
POUR LA FRANCE :	POUR L'EXTÉRIEUR :
Un an . . . 10 fr.	Un an . . . 15 fr.
Six mois . . . 5 fr.	Six mois . . . 8 fr.

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquate à chaque époque.

Pour la Rédaction du "Libertaire" et de la "Revue Anarchiste" s'adresser à André COLOMER

Le problème de la violence

D'une controverse entre Schapiro, Bertoni et Malatesta, sur la violence et les anarchistes, nous extrayons l'article suivant, de Schapiro, qui nous semble bien poser la question.

Il faut crier « gare » à nos camarades allemands, qui sont plutôt amenés à conclure que la violence est un phénomène secondaire au processus révolutionnaire et que l'on pourrait, avec de la bonne volonté, s'en passer. Ils sont, en effet, dans l'esprit de résistance passive, et leur argument préféré est quelque chose de ce genre : « Nous sommes antimalaristes ; nous sommes contre la fabrication des engins de guerre ; si nous voulons être des antimalaristes conséquents, nous devons, non seulement nous refuser à les fabriquer, mais nous devons les détruire s'ils nous tombent sous la main. Si, donc, en période de grève ou d'insurrection, la masse du peuple se heurte, supposons, à un camion chargé de soldats armés de fusils et de mitrailleuses dont ils vont faire usage contre les grévistes ou insurgés, il faut entourer ledit camion, engager les soldats à rendre les armes... et détruire immédiatement ces armes, de façon à ce qu'elles ne puissent plus nuire à personne. »

Les tolstoïens n'auraient pu mieux dire. Par cette attitude, les camarades allemands se préparent de dures épreuves. Mais je voudrais voir ceux d'entre nos camarades qui sont loin d'être des résistants non-guerriers approfondir davantage les problèmes pratiques de la violence.

D'une part vous-même, tout en notant les dangers de la résistance non-guerrière, vous n'osez pas concevoir les formes et les possibilités de la résistance guerrière des anarchistes. D'autre part, Malatesta qui note les dangers de la résistance guerrière, trouve néanmoins qu'il faut regarder les choses telles qu'elles sont aujourd'hui et telles qu'elles seront demain pour autant qu'il est possible de le prévoir. Mais, en fin de compte, Malatesta, lui aussi, se refuse à prévoir et laisse les choses aller leur train en « laissant faire le peuple », puisqu'il l'arrivera, ce qui peut arriver.

Ne trouvez-vous pas que « regarder les choses telles qu'elles seront demain » et finir par « laisser faire » n'est pas tout à fait logique et encore moins satisfaisant ? Nous avions toujours l'habitude de répondre à nos adversaires que le peuple lui-même saura trouver les formes et les moyens de concrétiser le succès de la révolution. Je crois que ce « fatalisme » révolutionnaire est dangereux ; qu'il faudrait, au contraire, aujourd'hui déjà, pouvoir prévoir certaines difficultés que la révolution a fait régner le jour de la destruction du vieux régime, le jour de la révolution, le jour de la construction, le jour à surmonter, et le moyen le plus efficace pour rendre cette opération aussi peu pénible que possible.

Une de ces difficultés, c'est l'emploi de la violence. Puisque, comme vous le dites vous-même, il faut être en mesure de s'opposer aux gendarmes et aux pelotons d'exécution, il s'ensuit qu'il faut organiser cette opposition. Même si le peuple entier reconnaît à la violence irrégulière, il ne pourra résister à la force armée et organisée de la bourgeoisie. N'oublions pas aussi que, si l'opposition « la pure nécessité de défense » (E. Malatesta) nous donne le droit moral d'user de la contrainte physique, il nous faudra préparer d'avance cette défense et ne pas nous permettre le luxe d'être pris à l'improviste, comme cela a été généralement le cas. La bourgeoisie — et avec elle un assez grand nombre d'ouvriers et de paysans inconscients — s'armera, prépare l'attaque pour regagner le terrain perdu. Est-ce que nous allons attendre l'attaque même, et nous défendre alors à la hâte, avec ce que nous trouverons sous la main : pierres, barreaux ou bâtons ? Ou bien nous défendrons, par la préparation de la défense ? Sommes-nous naïfs au point de croire que les révoltes que nous voyons venir vont comme sur des roulettes et qu'il n'y aura d'opposition d'autre part ? On aurait pu croire que la guerre, les révoltes russes, bavaroise, allemande, hongroise, que Mussolini, Primo de Rivera et tutti quanti, nous ont bien enseigné une chose : le peuple doit être prêt à repousser toutes les attaques qui seront sûrement faites contre lui par contre-révolutionnaires extérieures et intérieures. Pour pouvoir être prêt, il faut s'organiser ; « laisser venir les choses qui peuvent arriver », c'est la méthode certaine de préparer la défaite.

La seule question qui puisse se poser pour nous, anarchistes, c'est : qui devra préparer la défense et comment la préparer. Répondre à la première question par : « Le peuple », c'est ne rien dire. Ce n'est pas vain que nous parlions toujours d'une minorité active du prolétariat qui est toujours aux premiers rangs de la révolution. Eh bien ! nous devons trouver la minorité la plus apte à cette œuvre de défense et la plus proche de la grande masse du peuple. Qui est plus à même de songer toujours à la défense et de l'organiser sans pour cela devoir constituer « des corps spécialisés », faisant œuvre de police, sinon le syndicat révolutionnaire ? Sans sortir de son cadre de producteur, tout ouvrier doit savoir, à tout moment, participer — les armes à la main, s'il le faut — à la défense de la révolution. Le syndicat doit donc devenir un dépôt d'armes en même temps qu'il est l'organe de résistance guerrière — conscient et préparé — le jour où cette résistance est indispensable. Nous réduisons ainsi au minimum le danger de corps spécialisés, constitués en dehors du prolétariat organisé et qui finissent par devenir parasites sur le dos du prolétariat. Ce ne sera ni l'injustice et la violence transitoire du peuple — violence souvent aveugle et inefficace contre les vrais ennemis de la révolution — ni la violence légalisée de l'Etat judiciaire et policier. Ce sera vra-

ment la résistance guerrière du prolétariat organisé, résistance conduite par les producteurs et constamment sous le contrôle direct des producteurs, mis en action par les producteurs même à leur gré.

Comment préparer cette défense ? Il faut d'abord (reprenant l'hypothèse énoncée plus haut), si les ouvriers entourent le camion chargé de fusils et de mitrailleuses, s'en rendre maitres à tout prix — futé au prix de la vie des soldats qui les gardent pour en faire usage contre ces mêmes ouvriers — et garder jalousement des « engins de destruction », car ils pourraient servir à détruire un ennemi acharné qui, lui — s'il est vainqueur — sera impitoyable. A peine l'insurrection commencera-t-elle, avoir l'œil sur les dépôts d'armes et s'en emparer. Toute la défense armée prise en main par des commissions ouvrières échappera à l'appel qui pourra être lancé par le Comité.

Le Comité Nicolau-Mateu enregistre l'urgence des meetings suivis de manifestations avec satisfaction le succès obtenu par la manifestation de samedi dernier.

Il remercie vivement les travailleurs qui, malgré l'interdiction du gouvernement français, complice des bourreaux espagnols, ont répondu par milliers aux appels lancés par leurs organisations.

En déployant de formidables forces de police, en décrétant un véritable état de siège dans les quartiers avoisinant l'ambassade d'Espagne, en provoquant ainsi sans raison la population appelle à participer à une démonstration toute pacifique, le gouvernement de Poincaré est resté dans son rôle. Il s'est rangé du côté des assassins contre les deux militaires innocents que l'on s'apprête à assassiner.

La campagne engagée par le Comité, réunions, tracts, affiches, envoi d'orateurs nécessite des frais onéreux. Nous avons besoin de fonds : nous faisons donc un nouvel et pressant appel aux organisations et aux militants.

La campagne engagée par le Comité, réunions, tracts, affiches, envoi d'orateurs nécessite des frais onéreux. Nous avons besoin de fonds : nous faisons donc un nouvel et pressant appel aux organisations et aux militants.

Envoyer les fonds à l'Union des Syndicats ouvriers confédérés de la Seine, Bourse de l'Artisanat, 3, rue du Château-d'Eau, Paris (10^e), et à l'Union des Syndicats de la Seine, 33, rue de la Grange-aux-Belles, Paris (10^e) et la correspondance et ordres du jour au secrétariat du Comité Nicolau-Mateu, 49, rue de Bretagne.

Le Comité continue son action.

Il est heureux de constater que la campagne d'agitation en faveur des deux innocents s'étend dans toute la France.

De nombreux ordres du jour nous sont parvenus déjà. Nous invitons les organisations des principales villes de France et particulièrement de celles où existe un consulat espagnol à préparer

A. SCHAPIRO.

Qu'attends-tu pour souscrire ?

Nous voici au 1^{er} novembre, date fixée par le Congrès pour la parution du *Libertaire* quotidien — et la souscription n'atteint encore à ce jour que la somme de 64 300 francs, pas même la moitié de la somme nécessaire.

Est-ce que les anarchistes seraient incapables d'avoir leur quotidien ? Est-ce qu'ils se contentent ou se satisfont de la lecture de l'*Humanité* ou du *Pétit Parisien* ou du *Quotidien* ? Sont-ils heureux d'enrichir de leurs sous des journaux qui dénatureront les faits du passé et entravent ou sabotent leur action ?

Hier encore, nous avons vu l'organe du Parti communiste attendre le jour même de la manifestation Nicolau et Mateu pour se décider à l'annoncer de façon sérieuse. La veille encore, pas une ligne de titre n'y faisait allusion en première page. Nous avons vu le désaveu ignoble du *Quotidien*, à l'heure où son concours aurait été précieux, à l'égard de la démonstration organisée par le Comité Nicolau-Mateu devant l'ambassade d'Espagne.

Allons, les anarchistes et les sympathisants à notre idéal ou à notre activité, ne vous sentez-vous pas la volonté de dresser, face à ces monuments de mensonge et d'autorité, VOTRE JOURNAL, créé pour la défense quotidienne de la vérité et de la liberté ?

Est-ce que les détracteurs de notre projet, les critiques de toujours, les aigris, les pisse-vinaigre, les pessimistes auraient raison ? Est-ce que vous êtes impuissants devant la belle tâche à accomplir ?

Non, les compagnons, vous prouvez qu'ils mentent, ces oiseaux de mauvaise augure. A la veille du procès de Germaine Berton, au moment où Nicolau et Mateu ont besoin de votre secours efficace, à l'heure où nos frères de Russie, du fond des prisons bolcheviques, nous clament leurs souffrances, alors que Makhno, le grand révolutionnaire d'Ukraine, a besoin de votre assistance, en ce moment où les événements internationaux posent tristement le dilemme : ou la dictature ou l'émancipation, les anarchistes de tous les pays comprendront que nous jouons, ici en France, une partie héroïque. Ici, c'est la dernière barricade de la liberté à défendre. Tous les compagnons de tous les pays doivent converger sur ce *Libertaire* quotidien qui peut beaucoup sur l'issue de la mêlée sociale.

A nous, tous ceux qui ne veulent pas subir le talon de fer des dictateurs !

Nous rappelons aux camarades que l'on peut souscrire par part d'action, soit par demi, soit par quart.

Ceux qui ne sont pas assez riches pour envoyer d'un seul coup leur cent francs, peuvent apporter cinquante francs ou vingt-cinq francs à la souscription du *Libertaire* quotidien.

On souscrit tous les jours, de 9 à 12 heures et de 14 à 19 heures. Le dimanche, les bureaux du *Libertaire* et de la *Librairie Sociale* sont ouverts jusqu'à midi.

On peut faire parvenir également les souscriptions par la poste, en utilisant le Chèque postal : Fraternelle, 575.09. Paris.

Après la Manifestation

LA CAMPAGNE CONTINUE

Le Comité Nicolau-Mateu enregistre l'urgence des meetings suivis de manifestations avec satisfaction le succès obtenu par la manifestation de samedi dernier.

Le Comité applaudit également à l'initiative des organisations de Puteaux où une grande réunion est convoquée pour samedi, 3 novembre. Nous osons espérer que cet exemple sera suivi d'urgence par les autres grandes localités de banlieue.

Il n'y a pas une minute à perdre, de la volonté de tous dépend le sort de deux ouvriers arbitrairement condamnés à mort.

Que chacun comprenne son devoir et s'apprête à répondre à n'importe quel moment à l'appel qui pourra être lancé par le Comité.

La campagne engagée par le Comité, réunions, tracts, affiches, envoi d'orateurs nécessite des frais onéreux. Nous avons besoin de fonds : nous faisons donc un nouvel et pressant appel aux organisations et aux militants.

Envoyer les fonds à l'Union des Syndicats ouvriers confédérés de la Seine, Bourse de l'Artisanat, 3, rue du Château-d'Eau, Paris (10^e), et à l'Union des Syndicats de la Seine, 33, rue de la Grange-aux-Belles, Paris (10^e) et la correspondance et ordres du jour au secrétariat du Comité Nicolau-Mateu, 49, rue de Bretagne.

Le Comité continue son action.

Il est heureux de constater que la campagne d'agitation en faveur des deux innocents s'étend dans toute la France.

De nombreux ordres du jour nous sont parvenus déjà. Nous invitons les organisations des principales villes de France et particulièrement de celles où existe un consulat espagnol à préparer

A. SCHAPIRO.

ILS NE DOIVENT PAS MOURIR : ILS DOIVENT ÊTRE LIBÉRÉS !

Le mouvement d'opinion qui se dessine en faveur de Nicolau et Mateu, tous deux innocents et condamnés à mort, est tel qu'il n'appartient guère possible que le gouvernement espagnol ose mettre son sinistre plan à exécution.

De la *Ligue des Droits de l'Homme* à l'Union Anarchiste, c'est le même désir, chez les militants, de tout faire pour arrêter la mort des deux innocents.

A vrai dire, il ne s'agit pas seulement d'épargner à Nicolau et Mateu la supplice de la peine capitale ; non, ce serait grotesque et ridicuile : **INNOCENTS, IL DOIVENT ÊTRE LIBÉRÉS !**

Nous ne saurons accepter d'autre solution et j'imagine que nous ne pourrions pas nous contenter d'une commutation de peine, qui retiendrait Nicolau et Mateu captifs pendant leur vie entière ou même pendant dix ans, ou même pendant un an.

DES INNOCENTS QUI SONT CONDAMNÉS À MORT ET QU'ON PARVIENT À SOUTRAIRE AU BOURREAU NE PEUVENT RESTER INCARCÉS

Si nos deux camarades devaient rester au bagne toute leur vie ou même pendant quelques années, les gouvernements auraient beau jeu et pourraient tenir dorénavant à tous les deux et Nicolau de la terre le langage suivant :

— « Vous êtes innocents et vous avez été condamnés à mort. Eh bien ! soyez heureux : nous ne vous ferons ni pendre, ni fusiller, ni guillotiner ; mais nous vous enverrons au bagne. Innocents, nous ne vous pouvons pas vous envoyer à la mort ; nous nous contenterons seulement de vous enverrir au bagne ! Vous êtes contents, à accomplir ? »

Cependant, nous n'oublierons jamais que la seule solution de tous ces problèmes angoissants, est l'abolition de la seule cause de tout mal : l'Autorité. Luttons incessamment contre l'Etat, contre ses gouvernements, quels qu'ils soient. Accomplissons la Révolution pour l'Anarchie.

Tous, nous avons compris que la déstérilisation permanente ou à temps de ces **DEUX INNOCENTS** serait intolérable.

CE SERAIT UNE DEMI-MESURE A LA FOIS CRIMINELLE ET RIDICULE.

Si nos deux camarades devaient rester au bagne toute leur vie ou même pendant quelques années, les gouvernements auraient beau jeu et pourraient tenir dorénavant à tous les deux et Nicolau de la terre le langage suivant :

— « Vous êtes innocents et vous avez été condamnés à mort. Eh bien ! soyez heureux : nous ne vous ferons ni pendre, ni fusiller, ni guillotiner ; mais nous vous enverrons au bagne. Innocents, nous ne vous pouvons pas vous envoyer à la mort ; nous nous contenterons seulement de vous enverrir au bagne ! Vous êtes contents, à accomplir ? »

Cependant, nous n'oublierons jamais que la seule solution de tous ces problèmes angoissants, est l'abolition de la seule cause de tout mal : l'Autorité. Luttons incessamment contre l'Etat, contre ses gouvernements, quels qu'ils soient. Accomplissons la Révolution pour l'Anarchie.

Dimanche 4 Novembre 1923, à 14 heures 30
Salle des Fêtes de LA BELLEVILLE, 21, rue Boyer (20^e)

Grande Matinée Artistique

Suivie de BAL

au profit du LIBERTAIRE hebdomadaire

PREMIÈRE PARTIE

Orchestre symphonique de Musiciens Professionnels.
Maziette de la Muse Rouge.
E. Benoit dans ses œuvres.
Janyne de la Muse Rouge.

L'ÉPIDÉMIE

Pièce en un acte d'Octave Mirbeau.

Interprétée par les artistes de la « Phalange »

DEUXIÈME PARTIE

Charles Sériny dans les œuvres de Gaston Couté.
Germaine Caylor de la Muse Rouge.
Jeanne Laminel dans les œ

En lisant...

Au cours d'une enquête. — La revue *Maitres de la Plume* a ouvert une enquête : « Quels sont, actuellement vivants, les cinq hommes ou femmes de lettres les plus illustres en France ? » Anatole France et Colette recueillent nombreux de suffrages. Mais on pourrait en vain (ou presque) chercher les noms de Han Ryner et de Romain Rolland. Seul (jusqu'à présent tout au moins), Julien Guillermard, le directeur de l'intéressante revue *La Mouette*, a eu l'indépendance de répondre : « Nommer les cinq écrivains les plus illustres de ce temps — j'entends *illustre* au point de vue de la valeur personnelle — me paraît extrêmement difficile. Permettez-moi de citer simplement celui qui, pour moi, les dépasse tous : Han Ryner. » Bravo, Guillermard !

Chez ces Messieurs les Sportifs. — Mécontents d'avoir dans le *Libertaire* quelques vœux sur notre Carpenter (comme on dit), l'*Echo des Sports* (18-19-23) écrit :

« De ce qu'une nombreuse affluence se trouve, l'autre jour, réunie devant les bureaux de l'*Echo des Sports* pour acclamer Georges Carpenter à son victorieux retour de Londres, notre conférence le *Libertaire* est fort mécontent. Et c'est, au surplus, strictement son droit.

« Pourtant, il l'outrepasse un peu en profitant de l'occasion pour dire des choses très désagréables à ceux qui prennent la liberté de ne pas penser comme lui. Jugez-en par ce court extrait de la diatribe en question :

« Il est possible de penser que ces indécrottables imbéciles qui, samedi dernier, durent des heures, mendient les sourires du Grrrand Georges, ne voudraient pour rien au monde s'assembler en plein air pour « huer leurs patrons rapaces et leurs propres exploiteurs. »

« Aie ! aie ! On voit bien où le bât vous blesse, et comme vous êtes orfèvre, monsieur le *Libertaire*.

« Les sports vous font du tort et diminuent votre clientèle. Bien que n'ayant jamais réussi à empêcher celle-ci de se réunir pour huer qui lui plait de huer, nous devons déclarer en toute franchise que vous avez nous enchanté. »

« Eh oui, notre con-frère l'*Echo des Sports* n'est pas content. Il se targue de ce que sa clientèle diminue la nôtre. En quoi il a certainement raison, ce qui n'est pas fait pour nous déplaire. Que diantre voudriez-vous que nous fassions de toutes les têtes vides qui, chaque matin, se délectent aux aventures de champions multicolores et ne rêvent que de « swings » et d'uppercuts ?

« Et que l'on ne déduise pas de cela que nous sommes ennemis de la culture physique. Au contraire. Très juste est la formule brève des anciens : *mens sana in corpore sano* (un esprit sain dans un corps sain). Mais voilà... ces Messieurs les Sportifs ne s'en sont pas tenus à ; ils ont pris pour devise : *mens insana in corpore sano*, ce qui n'est plus la même chose... »

Syndicalisme et Communisme. — Dans le *Travaillier du Livre*, organe de la Fédération unitaire, nous trouvons ce très intéressant article de François Mayoux, article que nous reproduisons en entier :

« En politique, les mots s'usent vite. C'est ainsi que « socialisme », qui fut un certain temps synonyme de révolte contre l'ordre bourgeois, évoque maintenant les pires compromissions, les plus lamentables complicités, les plus basses trahisons. Le terme « communisme », lui-même, subit de rudes assauts depuis quelques mois et nous voici dans l'obligation de lui opposer violemment celui de « syndicalisme ».

« C'est un fait : il y a des ouvriers qui travaillent et qui veulent s'émanciper. Même pour ceux qui ne pensent pas à la révolution, les intérêts des ouvriers sont en contradiction constante et flagrante avec les intérêts de leur patrons, de la classe bourgeoise en général et de son expression suprême. L'Etat, dont les forces d'oppression et de coercition meurent, discipline, armée, justice, police, etc., sont au service de ceux qui possèdent.

« Le syndicalisme découlé de cet état de choses. Il est encore théorique en ce sens qu'il tend à bouleverser la société actuelle, reposant sur la propriété privée du travail et la propriété collective du capital. Mais il a une base pratique, solide, indestructible et qui durera autant que l'espèce humaine : le travail.

« Les socialistes, les communistes, les anarches, dans chaque catégorie, il y a des tas de conceptions, proclament avoir le même but que le syndicalisme. Chacune de ces théories, sérieuse ou fantaisiste, prétend être la première et par conséquent diriger avant toutes les autres la future révolution, ce dont nous nous moquons pas mal, mais aussi diriger avant les travailleurs et les travailleurs eux-mêmes ! Contre cette prétention, qui serait ridicule si elle n'était évidente, les syndicats s'insurgent.

« C'est là tout le secret de la querelle — qui s'envenime de plus en plus — entre « syndicalistes » et « communistes ».

« Jamais travailleurs et politiciens ne pourront s'entendre, à moins que les premiers ne soient les dupes des seconds, comme c'est assez l'usage.

« Les politiciens veulent vivre sur le dos des travailleurs et il est pénible de constater que de fort bons camarades, bien naïfs, se tiennent bouché bêtement devant les « chefs » communistes, qui n'ont d'autre mérite que d'avoir un peu de bagout et dont les convictions concordent admirablement avec les intérêts matériels. Le Parti Communiste comprend ainsi bon nombre d'ouvriers qui doutent de la valeur ouvrière et qui croient en la valeur des intellectuels et des bourgeois, ce qui est proprement un non-sens. En effet, si on croit supérieurs les individus de formation bourgeois, il faut être conservateur. Pour être révolutionnaire de façon sensée et soutenable, il faut croire que la classe ouvrière vaut la classe bourgeoisie, et que la première produisant seule utilement, doit diriger seule la production.

« Mais, objectent alors les politiciens, et l'armée de défense du pays en révolution, et les rapports internationaux, et les problèmes généraux des échanges, des conflits, etc., est-ce que le syndicalisme est capable d'organiser et de résoudre tout ça ?

« C'est bien la une objection peu sérieuse. La classe ouvrière résoudra elle-même toutes ces difficultés, qui se dresseront inévitablement devant elle où elle n'aura pas fait sa révolution.

« Vous croyez que je me tiendrais pour émancipé quand un Cachin, hier jusqu'au bûcheur et précheur de guerre bourgeois en Italie, révolutionnaire à quarante mille francs pas an aujourd'hui, aura remplacé un Poincaré ? Jamais de la vie. Je serai émancipé quand mon travail m'appartiendra et que je serai libre d'exprimer ma pensée sans la crainte angoissante qui clôt tant de bouches, de perdre son gagne-pain. Or, les politiciens communistes placent avant tout la raison d'Etat, ils étouffent en son nom la liberté et le bien-être des travailleurs. Ils m'ont bien montré leur manière « russe » en me chassant de leur parti, parce que syndicaliste et en m'interdisant de répondre aux mensonges publiés à ce propos par l'*Humanité*.

« Le gouvernement bourgeois m'a fiché à la porte de la société présente en me privant de mon emploi d'instituteur pour délit d'opinion ; le futur gouvernement communiste, faute de pouvoir mieux faire, m'a fiché à la porte de la société future pour le crime, capital à ses yeux, de syndicalisme.

« « Etre « communiste », à l'heure actuelle, c'est croire au miracle. Le miracle, si le est frappant, toute l'activité du parti français l'atteste.

« Ce parti, sans adhérents ou à peu près, par conséquent sans recettes ou avec des recettes insignifiantes, trouve le moyen d'avoir des propagandistes, des secrétaires, des fonctionnaires, des journalistes à foison, de publier des journaux qui sont vendus à perte ou même gratuitement distribués.

« Demain, si on fait la révolution en France, le miracle s'amplifiera. Ah ! il y a aura des bureaucraties, des embuscades, des commissaires du peuple, des ambassadeurs, des gâtières, des officiers, des policiers, des gérants, des domestiques, des journalistes thuriféraires du nouveau régime, des courtisans à l'échine souple, des parasites de toute envergure qui seront grassement payés à ne rien faire ou à faire du travail inutile, quand ce ne sera pas du travail nuisible !

« Le miracle, actuellement limité aux états-majors du parti communiste, s'étendra comme une plaine sur tout le pays. Et cette plaine remplacera très bien la pourriture bourgeoise actuelle.

« Les travailleurs qui travaillent — ces imbéciles qui ne savent pas se conduire et qu'il faut absolument dicter aux leur propres intérêts — seront encore là pour un coup. On regarde sur leurs salaires déjà insuffisants.

« De ce miracle communiste, nous ne voulons point. Il s'accomplira demain comme il s'est accompli aujourd'hui, en dehors de nous et contre nous.

« « Etre syndicaliste, au contraire, c'est croire au travail, c'est être assez rassis pour repousser les miracles comme chimériques et penser que certains n'ont maintenant, et n'auront plus tard, de bonnes places sans travail qu'au détriment des travailleurs. En compensation, c'est vouloir le produit intégral de son travail, déduction faite des dépenses utiles à la collectivité des travailleurs (présentes, passées ou futures), à l'exclusion de tous parasites dans la force de l'âge.

« Qui ne travaille pas ne mange pas », est une belle théorie ; encore faut-il qu'elle soit appliquée. Si dans les faits, elle est remplacée par celle-ci : Qui ne travaille pas mange beaucoup mieux que qui travaille, l'histoire ne nous intéresse plus et ce n'est pas la peine assurément de changer de gouvernement, comme la chanson.

« « Etre syndicaliste, au contraire, c'est croire au travail, c'est être assez rassis pour repousser les miracles comme chimériques et penser que certains n'ont maintenant, et n'auront plus tard, de bonnes places sans travail qu'au détriment des travailleurs. En compensation, c'est vouloir le produit intégral de son travail, déduction faite des dépenses utiles à la collectivité des travailleurs (présentes, passées ou futures), à l'exclusion de tous parasites dans la force de l'âge.

« Qui ne travaille pas ne mange pas », est une belle théorie ; encore faut-il qu'elle soit appliquée. Si dans les faits, elle est remplacée par celle-ci : Qui ne travaille pas mange beaucoup mieux que qui travaille, l'histoire ne nous intéresse plus et ce n'est pas la peine assurément de changer de gouvernement, comme la chanson.

« « Etre syndicaliste, au contraire, c'est croire au travail, c'est être assez rassis pour repousser les miracles comme chimériques et penser que certains n'ont maintenant, et n'auront plus tard, de bonnes places sans travail qu'au détriment des travailleurs. En compensation, c'est vouloir le produit intégral de son travail, déduction faite des dépenses utiles à la collectivité des travailleurs (présentes, passées ou futures), à l'exclusion de tous parasites dans la force de l'âge.

« « Etre syndicaliste, au contraire, c'est croire au travail, c'est être assez rassis pour repousser les miracles comme chimériques et penser que certains n'ont maintenant, et n'auront plus tard, de bonnes places sans travail qu'au détriment des travailleurs. En compensation, c'est vouloir le produit intégral de son travail, déduction faite des dépenses utiles à la collectivité des travailleurs (présentes, passées ou futures), à l'exclusion de tous parasites dans la force de l'âge.

« « Etre syndicaliste, au contraire, c'est croire au travail, c'est être assez rassis pour repousser les miracles comme chimériques et penser que certains n'ont maintenant, et n'auront plus tard, de bonnes places sans travail qu'au détriment des travailleurs. En compensation, c'est vouloir le produit intégral de son travail, déduction faite des dépenses utiles à la collectivité des travailleurs (présentes, passées ou futures), à l'exclusion de tous parasites dans la force de l'âge.

« « Etre syndicaliste, au contraire, c'est croire au travail, c'est être assez rassis pour repousser les miracles comme chimériques et penser que certains n'ont maintenant, et n'auront plus tard, de bonnes places sans travail qu'au détriment des travailleurs. En compensation, c'est vouloir le produit intégral de son travail, déduction faite des dépenses utiles à la collectivité des travailleurs (présentes, passées ou futures), à l'exclusion de tous parasites dans la force de l'âge.

« « Etre syndicaliste, au contraire, c'est croire au travail, c'est être assez rassis pour repousser les miracles comme chimériques et penser que certains n'ont maintenant, et n'auront plus tard, de bonnes places sans travail qu'au détriment des travailleurs. En compensation, c'est vouloir le produit intégral de son travail, déduction faite des dépenses utiles à la collectivité des travailleurs (présentes, passées ou futures), à l'exclusion de tous parasites dans la force de l'âge.

« « Etre syndicaliste, au contraire, c'est croire au travail, c'est être assez rassis pour repousser les miracles comme chimériques et penser que certains n'ont maintenant, et n'auront plus tard, de bonnes places sans travail qu'au détriment des travailleurs. En compensation, c'est vouloir le produit intégral de son travail, déduction faite des dépenses utiles à la collectivité des travailleurs (présentes, passées ou futures), à l'exclusion de tous parasites dans la force de l'âge.

« « Etre syndicaliste, au contraire, c'est croire au travail, c'est être assez rassis pour repousser les miracles comme chimériques et penser que certains n'ont maintenant, et n'auront plus tard, de bonnes places sans travail qu'au détriment des travailleurs. En compensation, c'est vouloir le produit intégral de son travail, déduction faite des dépenses utiles à la collectivité des travailleurs (présentes, passées ou futures), à l'exclusion de tous parasites dans la force de l'âge.

« « Etre syndicaliste, au contraire, c'est croire au travail, c'est être assez rassis pour repousser les miracles comme chimériques et penser que certains n'ont maintenant, et n'auront plus tard, de bonnes places sans travail qu'au détriment des travailleurs. En compensation, c'est vouloir le produit intégral de son travail, déduction faite des dépenses utiles à la collectivité des travailleurs (présentes, passées ou futures), à l'exclusion de tous parasites dans la force de l'âge.

« « Etre syndicaliste, au contraire, c'est croire au travail, c'est être assez rassis pour repousser les miracles comme chimériques et penser que certains n'ont maintenant, et n'auront plus tard, de bonnes places sans travail qu'au détriment des travailleurs. En compensation, c'est vouloir le produit intégral de son travail, déduction faite des dépenses utiles à la collectivité des travailleurs (présentes, passées ou futures), à l'exclusion de tous parasites dans la force de l'âge.

« « Etre syndicaliste, au contraire, c'est croire au travail, c'est être assez rassis pour repousser les miracles comme chimériques et penser que certains n'ont maintenant, et n'auront plus tard, de bonnes places sans travail qu'au détriment des travailleurs. En compensation, c'est vouloir le produit intégral de son travail, déduction faite des dépenses utiles à la collectivité des travailleurs (présentes, passées ou futures), à l'exclusion de tous parasites dans la force de l'âge.

« « Etre syndicaliste, au contraire, c'est croire au travail, c'est être assez rassis pour repousser les miracles comme chimériques et penser que certains n'ont maintenant, et n'auront plus tard, de bonnes places sans travail qu'au détriment des travailleurs. En compensation, c'est vouloir le produit intégral de son travail, déduction faite des dépenses utiles à la collectivité des travailleurs (présentes, passées ou futures), à l'exclusion de tous parasites dans la force de l'âge.

« « Etre syndicaliste, au contraire, c'est croire au travail, c'est être assez rassis pour repousser les miracles comme chimériques et penser que certains n'ont maintenant, et n'auront plus tard, de bonnes places sans travail qu'au détriment des travailleurs. En compensation, c'est vouloir le produit intégral de son travail, déduction faite des dépenses utiles à la collectivité des travailleurs (présentes, passées ou futures), à l'exclusion de tous parasites dans la force de l'âge.

« « Etre syndicaliste, au contraire, c'est croire au travail, c'est être assez rassis pour repousser les miracles comme chimériques et penser que certains n'ont maintenant, et n'auront plus tard, de bonnes places sans travail qu'au détriment des travailleurs. En compensation, c'est vouloir le produit intégral de son travail, déduction faite des dépenses utiles à la collectivité des travailleurs (présentes, passées ou futures), à l'exclusion de tous parasites dans la force de l'âge.

« « Etre syndicaliste, au contraire, c'est croire au travail, c'est être assez rassis pour repousser les miracles comme chimériques et penser que certains n'ont maintenant, et n'auront plus tard, de bonnes places sans travail qu'au détriment des travailleurs. En compensation, c'est vouloir le produit intégral de son travail, déduction faite des dépenses utiles à la collectivité des travailleurs (présentes, passées ou futures), à l'exclusion de tous parasites dans la force de l'âge.

« « Etre syndicaliste, au contraire, c'est croire au travail, c'est être assez rassis pour repousser les miracles comme chimériques et penser que certains n'ont maintenant, et n'auront plus tard, de bonnes places sans travail qu'au détriment des travailleurs. En compensation, c'est vouloir le produit intégral de son travail, déduction faite des dépenses utiles à la collectivité des travailleurs (présentes, passées ou futures), à l'exclusion de tous parasites dans la force de l'âge.

« « Etre syndicaliste, au contraire, c'est croire au travail, c'est être assez rassis pour repousser les miracles comme chimériques et penser que certains n'ont maintenant, et n'auront plus tard, de bonnes places sans travail qu'au détriment des travailleurs. En compensation, c'est vouloir le produit intégral de son travail, déduction faite des dépenses utiles à la collectivité des travailleurs (présentes, passées ou futures), à l'exclusion de tous parasites dans la force de l'âge.

« « Etre syndicaliste, au contraire, c'est croire au travail, c'est être assez rassis pour repousser les miracles comme chimériques et penser que certains n'ont maintenant, et n'auront plus tard, de bonnes places sans travail qu'au détriment des travailleurs. En compensation, c'est vouloir le produit intégral de son travail, déduction faite des dépenses utiles à la collectivité des travailleurs (présentes, passées ou futures), à l'exclusion de tous parasites dans la force de l'âge.

« « Etre syndicaliste, au contraire, c'est croire au travail, c'est être assez rassis pour repousser les miracles comme chimériques et penser que certains n'ont maintenant, et n'auront plus tard, de bonnes places sans travail qu'au détriment des travailleurs. En compensation, c'est vouloir le produit intégral de son travail, déduction faite des dépenses utiles à la collectivité des travailleurs (présentes, passées ou futures), à l'exclusion de tous parasites dans la force de l'âge.

« « Etre syndicaliste, au contraire, c'est croire au travail, c'est être assez rassis pour repousser les miracles comme chimériques et penser que certains n'ont maintenant, et n'auront plus tard, de bonnes places sans travail qu'au détriment des travailleurs. En compensation, c'est vouloir le produit intégral de son travail, déduction faite des dépenses utiles à la collectivité des travailleurs (présentes, passées ou futures), à l'exclusion de tous parasites dans la force de l'âge.

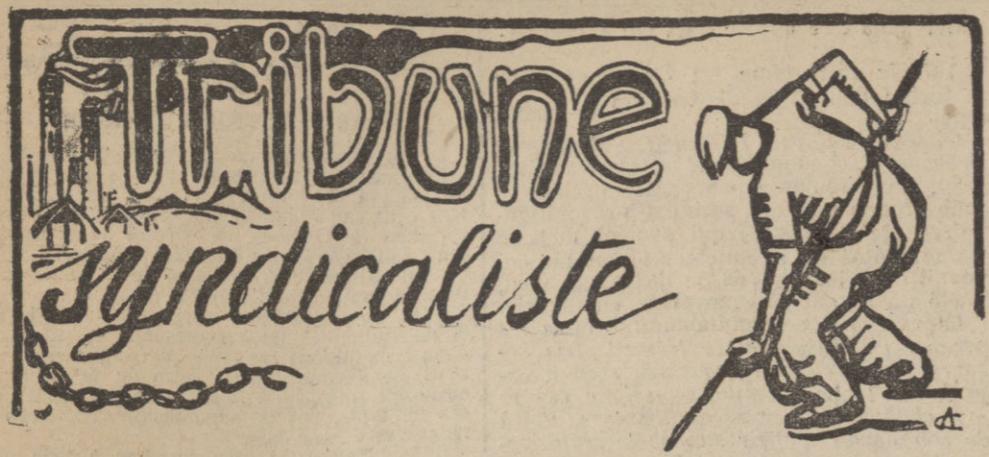
« « Etre syndicaliste, au contraire, c'est croire au travail, c'est être assez rassis pour repousser les miracles comme chimériques et penser que certains n'ont maintenant, et n'auront plus tard, de bonnes places sans travail qu'au détriment des travailleurs. En compensation, c'est vouloir le produit intégral de son travail, déduction faite des dépenses utiles à la collectivité des travailleurs (présentes, passées ou futures), à l'exclusion de tous parasites dans la force de l'âge.

« « Etre syndicaliste, au contraire, c'est croire au travail, c'est être assez rassis pour repousser les miracles comme chimériques et penser que certains n'ont maintenant, et n'auront plus tard, de bonnes places sans travail qu'au détriment des travailleurs. En compensation, c'est vouloir le produit intégral de son travail, déduction faite des dépenses utiles à la collectivité des travailleurs (présentes, passées ou futures), à l'exclusion de tous parasites dans la force de l'âge.

« « Etre syndicaliste, au contraire, c'est croire au travail, c'est être assez rassis pour repousser les miracles comme chimériques et penser que certains n'ont maintenant, et n'auront plus tard, de bonnes places sans travail qu'au détriment des travailleurs. En compensation, c'est vouloir le produit intégral de son travail, déduction faite des dépenses utiles à la collectivité des travailleurs (présentes, passées ou futures), à l'exclusion de tous parasites dans la force de l'âge.

« « Etre syndicaliste, au contraire, c'est croire au travail, c'est être assez rassis pour repousser les miracles comme chimériques et penser que certains n'ont maintenant, et n'auront plus tard, de bonnes places sans travail qu'au détriment des travailleurs. En compensation, c'est vouloir le produit intégral de son travail, déduction faite des dépenses utiles à la collectivité des travailleurs (présentes, passées ou futures), à l'exclusion de tous parasites dans la force de l'âge.

« « Etre syndicaliste, au contraire, c'est croire au travail, c'est être assez rassis pour repousser les miracles comme chimériques et penser que certains n'ont maintenant, et n'auront plus tard, de bonnes places sans travail qu'au détriment des travailleurs. En compensation, c'est vouloir le



La C.G.T. du Portugal adhère à l'A.I.T.

La Confédération Générale du Travail du Portugal vient de notifier son adhésion à l'Association Internationale des Travailleurs.

Le referendum des syndicats portugais a donné les résultats définitifs suivants :

Pour l'A.I.T. 104 syndicats

Pour l'I.S.R. 6

Se sont abstenus.... 5

Nous souhaitons la bienvenue au nouveau membre de l'Association Internationale des Travailleurs et au nouveau lutteur dans les rangs du syndicalisme révolutionnaire mondial.

Le désarmement des haines

Renouvelant la vieille blague des clowns du cirque, Monnousseau dans *l'Humanité* du 30 octobre, avec l'ironie qui lui est particulière, préconise le désarmement des haines ; parlant de l'unité, il essaye de mettre en position ridicule les partisans de l'unité à la base contraire, paraît-il, à certaines affirmations et surtout à la décision d'un C.C.N. Il oublie de dire que les faits nouveaux de la subordination syndicale au Parti de l'Inharmonie, existant actuellement au sein de la C.G.T.U., du désir des fonctionnaires des deux C.G.T. de conserver la fonction qu'ils occupent, sont de nature à entraîner d'une façon sérieuse la marche de l'Unité, que celle-ci faille à la base peut faire disparaître les inconvénients cités plus haut.

Nous n'envisageons pas l'unité sous l'angle particulier de Monnousseau agissant pour le compte, tout au moins dans les vues d'un parti ; nous voulons l'unité pour le bien du Syndicalisme et au seul profit de la classe ouvrière. Les scissionnistes, dont parle Monnousseau, nous paraissent être ceux qui s'insurgent devant les décisions syndicales et qui s'inclinent devant celles du Parti.

Nous avons cessé les polémiques à l'égard des réformistes loyalement en vue de l'Unité. Nous devons dire, pour être justes, que si elles ont cessé de leur parti, il n'en est pas malheureusement ainsi de la part du Parti Communiste à notre égard, pas plus que de l'I.S.R. qui ne manque jamais aucune occasion, et en toutes langues, de nous injurier et de nous calomnier bassement. L'allusion d'Amédée à l'égard d'Albert Thomas et de Vandervelde est gratuite, nous pouvons répondre qu'ils nous répugnent autant que le délégué des Soviétis allant faire des excuses à Mussolini, de même que ceux qui, en Russie, emprisonnent et expulsent leurs adversaires.

Monnousseau essaye de donner le change, ce qu'il appelle les injures et les calomnies. Il s'agit de s'entendre. Y a-t-il calomnie quand on lui rappelle qu'il a fait le jaune en 1910, que certains actuels défenseurs de la Révolution russe étaient officiers dans l'armée bourgeoise, ou dans l'opposition et pour la Constituante, qu'ils sont, en outre, pas tous désintéressés ? Que le Parti visant à domestiquer le Syndicalisme, ceux qui obéissent à de tels ordres ne peuvent être que des larbins ? Ou plutôt, quand Monnousseau nous appelle « auxiliaires de Josselin », Trosky et autres « des petits bourgeois » des contre-révolutionnaires, des huluberlus qui font la grève tous les lundis, des mouchards (voir accusation Rosmer contre Brouthoux), des trahisseurs à la Révolution russe et allemande, (accusation portée par Losovsky contre la Fédération du Bâtiment cataloguée par eux d'anarchosyndicaliste) ?

Monnousseau n'a-t-il pas, purement et simplement analysé cette odieuse accusation ? La différence qu'il y a entre nos accusations et celles de nos adversaires, c'est que nous pouvons prouver ce que nous avions lansé que les autres se défilent.

La dictature de la brique est un moyen, celle du Parti Communiste est un principe, la première est un moyen de défense contre les syndicats au congrès de Bourges, d'où la présence à ce congrès des plus hautes et des plus diverses comités. Nous désirons l'extinction des haines, toutefois nous ne voulons pas jouer un rôle de dupes ; nous ne sommes pas des toiles.

Forts de la belle cause que nous défendons avec ardeur, sincérité et désintéressement, notre conduite sera dictée par celle des nos adversaires. Nous les prévenons que si les centaines doivent être innovées à Bourges pour nous et à nos démons, nous saurons nous défendre et atteindre les responsables.

LE PEN.

Un nouvel exemple de subordination syndicale

Parti Communiste (S. F. I. C.)
Fédération de la Vieille
Commission Syndicale Départementale n° 1
Poitiers, le 17 octobre 1923.

Monsieur X..., secrétaire du Syndicat des Cheminots, Poitiers (Vienne)

Camerade,

Le congrès extraordinaire de la C.G.T.U. devant avoir lieu dans le courant du mois de novembre, je vous prie de bien vouloir me faire connaître qu'il est, à la situation syndicale de votre corporation :

1^{er} Le nombre de syndiqués à la C.G.T.U. :
2^o Quelle solution a été adoptée :

3^o Est votre possible pour faire triompher la minorité Sémard :

4^o Si possible, nous donner le nombre des syndiqués aux différents syndicats.

Je vous prie, camarade, de bien vouloir me donner une réponse tout de suite.

Salut communiste et syndicaliste.

Signé : J. Bernard,

Les Montgorges, près Poitiers (Vienne).

L'Unité contre la Haine

Monnousseau a ses grandes entrées à l'Humanité comme « sympathisant ». Sa photographie paraît en première page, ses articles sont publiés régulièrement. Le quotidien de la subordination est tout couvert à celui qui livre chaque jour, un peu plus, la C.G.T.U. au P. C. Janais n'a été si vrai le proverbe : Qui se ressemble s'assomble.

Pour la galerie, pour les nantis lecteurs de l'Humanité, le bougre fait semblant d'appeler au désarmement des haines, alors que, pas plus tard que vendredi dernier, en catimini, à la C. E. confédérale, devant les mutets du sérail, il fallait l'entendre piailler contre ceux qui ne s'inclinent pas devant Sa Majesté l'Anteche. Il fallait le voir s'opposer épiphénoméniquement à ce qu'en disait une lettre de la Fédération du Bâtiment, laquelle se plaignait des insultes du pape Léon XIII. Il pourra peut-être donner le change aux nouveaux hébreux qui croient avoir traversé la mer Rouge parce qu'ils ont une carte syndicale depuis quelques mois, par ordre de leur parti politique ; mais il ne trompera pas ceux qui le suivent de près et qui le connaissent à sa juste valeur.

Le gaillard a eu du culot quand il propose un comité mixte pour examiner articles et fondances depuis 1922. Au lendemain de Saint-Étienne, il n'avait qu'un décret : maintenir la minorité du congrès. Il a fallu de grands efforts de la part de certains membres de la C. E. pour atténuer ou supprimer certains passages par trop injurieux d'un manifeste au pays syndicaliste. J'en ai encore l'original avec les modifications apportées par la C. E.

Et à Moscou, son premier coup de gueule a été pour happer la fraction de gauche de la C.G.T.U., en traitant ces camarades de l'Unité du Syndicalisme et au seul profit de la classe ouvrière. Les scissionnistes, dont parle Monnousseau, nous paraissent être ceux qui s'insurgent devant les décisions syndicales et qui s'inclinent devant celles du Parti.

Nous n'envisageons pas l'unité sous l'angle particulier de Monnousseau agissant pour le compte, tout au moins dans les vues d'un parti ; nous voulons l'unité pour le bien du Syndicalisme et au seul profit de la classe ouvrière.

Le gaillard a eu du culot quand il propose un comité mixte pour examiner articles et fondances depuis 1922. Au lendemain de Saint-Étienne, il n'avait qu'un décret : maintenir la minorité du congrès.

Il a cherché à brimer la minorité de la C. E. en essayant de l'éliminer des délégués, en tenant à l'écart de toute vie active deux de ses collègues du Bureau confédéral.

Et c'est ce naufrageur du syndicalisme unitaire qui veut mettre le public syndical en garde contre les militantes qui sont restées syndicalistes et qu'il ose appeler les « démissionnaires de la C. G. T. U. » !

Celui qui a renié la partie de sa résolution sur l'indépendance syndicale ; celui qui a été le complice et l'artisan de la subordination, de l'encadrement de la C. G. T. U. devant un parti politique ; celui qui a contribué le plus à briser notre ressort révolutionnaire ; celui qui assure le triomphe du P. C. sur les ruines syndicales, c'est celui-là qui a semé le vent et qui s'inquiète de la tempête ; il cherche un abri.

Le mal fait pendant quinze mois ne peut pas s'effacer par un article intéressé, article de circonstance à la veille du congrès de Bourges. Il ne suffit pas d'être habile, il faut être conscientieux.

Ceux qui ont amené la division et la méchanceté dans le camp unitaire pour essayer d'y imposer un funeste esprit de secte politique sont voués à une victoire définitive. Ils ne régneront que sur leurs sujets, ce qui n'est peut-être pas suffisant. Ils ont beau chanter une complainte qui veut être attendrissante et qui n'est que fausse, ils ne donneront pas le change.

Le moment n'est pas au niais sentimentalisme, mais à la réflexion. Voyons la situation comme elle est. Nous avons besoin de nous regrouper, de ramener la confiance dans la masse afin d'avoir le plus rapidement possible des possibilités d'action corporative et sociale qui nous sont défaut, actuellement.

L'unité, voilà le salut. L'unité par la base, bien entendu, puisque les « cheffailles » n'en veulent pas. L'unité, entre syndiqués, entre ouvriers. Elle peut se faire, elle se fera, elle se fait, parce qu'il est une nécessité impérieuse, parce qu'elle est une certitude de progrès pour la classe ouvrière. L'unité, c'est le remède contre la haine et contre les bergers néfastes qui l'ont engendrée.

B. BROUTHOUX.

Dans le Bâtiment

SYNDICAT DES TERRASSIERS DE SEINE-ET-OISE

Le sectarisme du journal « l'Humanité »

Le jeudi 25 octobre, le journal *l'Humanité*, de parti pris, sabote le communiqué de la Section Générale à l'occasion de la manifestation organisée par le Comité de Défense Nicéphore-Sémard, condamnées à la peine de mort par le gouvernement inquisitorial du monarque Alphonse XIII, quelque reconnu innocents.

Un appel était fait aux délégués de chantiers demandant qu'un camarade fut désigné dans les petits chantiers démunis des délégués pour assister à la séance du Conseil d'Administration. Henri-Perraud à 17 h. 30, devant l'assemblée, les délégués dispositions susceptibles d'assurer le succès de la manifestation, afin d'arracher les victimes des réactionnaires d'Espagne des griffes de leurs bouteaux.

Or *l'Humanité*, organe du Parti Communiste, se larguant de défendre les droits ouvriers, a sévèrement passé sous silence l'appel fait aux délégués.

Si ce journal continue sa besogne débouclée à l'égard des syndicats qui se refusent à être inféodés à un parti politique quel qu'il soit, de quelque étiquette qu'il se réclame, l'appel sera fait aux délégués pour organiser un sabotage en règle de cet état et l'organisation syndicale donnera des instructions aux camarades pour puiser la lecture des communiqués officiels dans les journaux qui voudront bien l'insérer.

Pierre LENTENTE.

Le Conseil des Terrassiers.

Le PEN.

Le Conseil des Terrassiers.

Le PEN.

Le PEN.